

James Salter, *Bangkok*, Les Deux Terres, 2003, 120 pages, 15 €

Françoise Le Corre

DANS **ÉTUDES** 2003/6 Tome 398 , PAGES 846C À 863C
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2003-6-page-846c?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Littérature

Sergueï DOVLATOV

La Zone

Brodsky et les autres

Traduits du russe par Christine Zeytounian-Beloüs Anatolia. Ed. du Rocher, 2003, 226 et 202 pages, 21 et 22 €.

Gardien de camp pour prisonniers de droit commun dans un « camp au pays des Soviets », Sergueï Dovatlov (1941-1990) décrit un monde des bas-fonds qui fait penser au Dostoïevski des *Souvenirs de la maison des morts* ou au Chalamov des *Récits de la Kolyma* – humour et dégrisement en plus. « D’après Soljenitsyne, le camp est un enfer. Moi, je pense que l’enfer, c’est nous-mêmes... » L’humanité se loge même dans les âmes les plus mal lavées. Le langage des détenus témoigne par ses trouvailles d’un sens quasi inné pour ce qui reste d’humanité lorsque tout semble perdu. Pas de manichéisme chez Dovatlov – celui qui a voulu le tuer reste un homme, un double : « C’est uniquement soi-même que l’on peut haïr à ce point. » Le mal régnant sur le monde n’est qu’un des nombreux avatars de l’absurdité dont il est l’incarnation. Tout est affaire de hasard, de fortune, bonne ou mauvaise : « Tout vient peut-être du fait que le mal est contingent. Il dépend du lieu et du temps. Et, plus généralement, des événements historiques. » Difficile sagesse, troublante, dérangeant les faciles partages que les morales instaurent par peur de reconnaître la vérité triste et déroutante de l’espèce humaine. Le sens acéré de la pointe, l’humour décapant, font de *La Zone* un extraordinaire témoignage sur la liberté de l’esprit. Dans *Brodsky et les autres*, Dovatlov livre une suite de portraits (illustrée de superbes photographies réalisées par Marianna Volkova), tracés parfois en quelques mots, d’une inimitable drôlerie. La sympathie, la complicité, la férocité des traits, les propos rapportés qui font mouche, sans méchanceté toutefois, font de ce livre une galerie inoubliable dont la figure de Joseph

Brodsky émerge, séduisante, familière, triomphale d’humour, d’esprit. Deux grands témoignages, traduits et publiés avec soin, d’un écrivain à lire en ces temps de certitudes infondées.

Francis Wybrands

Philippe SOLLERS

Illuminations

à travers les textes sacrés

Robert Laffont, 2003, 192 pages, 15 €.

Un chant clair, lumineux, d’un amour « profond et doux comme la mer ». C’est superbe, et pourtant je les entends déjà : « Sollers, quel gâtisme, il radote avec ses citations, toujours les mêmes » ; pourquoi parler de ces esprits chagrins quand lui nous donne à entendre les voix les plus belles ? Suivons les cavaliers essentiels, Rimbaud, Nietzsche, Hölderlin, Heidegger, qui croisent dans leur course Parménide, Novalis, Lautréamont, Maître Eckhart, Tchouang-tseu, d’autres, tous ceux qu’un lecteur familier de Sollers se réjouira de retrouver dans un bouquet d’évidence, épuré par l’urgence. Écoutons la musique de leurs textes « qui mènent aux textes anciens et sont de l’âme pour l’âme », suivons leurs cavales, le trot de leurs « grandes juments bleues et noires ». Ça s’ouvre sur l’*Apocalypse* de saint Jean, ça se termine sur la voix d’Alfred Deller qui chante un air de Purcell dans la langue de Shakespeare. Douze variations poétiques, qui font entendre chacune un moment d’« illumination » (*Dieu est-il mort, à demi-vivant ? A naître ?*), douze coups d’horloge qui ponctuent la quête et où les échos d’un poème à l’autre sont d’une allégresse étonnante. « Et au réveil il était midi », et au réveil, parce qu’il nous réveille, reste le bonheur d’avoir entrevu un peu de cette « Arrivée de toujours qui s’en ira partout ». Pour rendre compte d’un pareil texte, il faudrait des mots moins secs, moins de brièveté à pierre fermée, il faudrait les lise-rons orange et les bourraches des proses évangéliques (« Bourrache : plante des lieux incultes à fleurs bleues... »). Et pour

qui m'accuserait de « dévotion », je répondrais qu'on n'aime jamais assez les poètes qui font leur devoir de passeur, qu'on ne les remerciera jamais assez de ces « influx de vigueur et de tendresse réelle » qu'ils sont si merveilleusement aptes à recevoir et communiquer.

Mathieu Millien

James **SALTER**
Bangkok

Les Deux Terres, 2003, 120 pages, 15 €.

Six nouvelles inédites parfaitement cruelles, car parfaite peut être dite la cruauté qui est sans effusion de sang et sans violence, celle, subtile et incisive, qui tient à un geste, à quelques mots, à un regard, ou au poids d'un silence, qui cause des blessures inguérissables de ne pouvoir être dites et vraiment reconnues. Ainsi de la proximité des hommes et des femmes, amants ou amis, leurs frôlements, leurs étreintes, leur éloignement, la dissimulation entre eux, les souvenirs... toutes les méprises du sexe et de l'amour. Mais aussi et surtout leur intime solitude. Inaltérables seulement, exemptes des gâchis prévisibles, leurs échappées secrètes, à contempler les constellations déployées dans le ciel, ou à rêver de poésie : « Voici le delta, voici les bras brûlants... » Le secret de ces nouvelles, c'est le saisissement durable, en quelques pages à peine. Rapide est cet art, comme celui de l'aquarelle, sans repentir et sans attermolement, mais dur aussi le trait et appuyé, comme celui du caricaturiste : pas de concession, pas d'analyse, de psychologisme, de complaisance. « Il connaissait la douceur infinie de sa peau. Il n'aurait pas dû l'écouter. » Autant que les êtres, les choses s'imposent, un jardin derrière les vitres bleuâtres, le dépôt de vin au fond des verres, « l'été brûlant, pâle comme la craie », la photographie d'une femme dans un cadre d'argent martelé, un tapis d'une belle couleur passée. « Le ciel de midi était vert bouteille, de grandes maisons parmi les arbres, et derrière, comme un souve-

nir, les immenses terres cultivées. » La poésie sourd spontanément, inopinément, comme une élégance naturelle, présente, sûre au sein même des nostalgies et des désastres.

Françoise Le Corre

José Manuel **PRIETO**
Papillons de nuit
dans l'Empire de Russie

Roman traduit de l'espagnol (Cuba)
par Christilla Vasserot.
Christian Bourgois, 2002, 23 €.

Ce roman est un interminable brouillon tenu par un drôle de fil : le héros, J., tire une mystérieuse Russe d'un bordel d'Istanbul, lui fait passer la frontière, mais se voit abandonné et trahi aussitôt après. Elle lui envoie alors sept lettres, dont le lecteur sait fort peu de chose, et J. se met à rédiger un brouillon de réponse qui enfle sous nos yeux. Très vite, la linéarité de la narration laisse la place à l'enchevêtrement croissant des souvenirs de leur courte histoire ou des nombreux lieux que le héros a traversés à l'occasion de ses activités de contrebandier, des étonnants produits de son imagination débridée et des allusions érudites tirées de grandes œuvres épistolaires. Pour suivre J., poète de la contrebande et chasseur de papillons rares pour le compte d'un riche Suédois, dans le flux complexe d'une pensée jamais située, il faut de l'agilité, de la curiosité et un peu d'indulgence pour cette écriture très originale, mais parfois trop bavarde. Creuser chaque comparaison, chaque référence, c'est s'aventurer dans l'épaisseur d'un nouveau réseau de sens, construit en marge ou en surimpression par rapport à l'écriture de cette improbable lettre. Complexe et insaisissable comme V., la traîtresse fugitive, ou comme l'emblème du roman, le *yazikus*, un papillon nabokovien, le contenu de la lettre s'ébauche petit à petit dans les détours et les jeux de miroir. Ecrire au plus près des choses vues, traquer tous les reflets et sens possibles du même

détail ou, à l'inverse, reconstruire la réalité à partir d'une nouvelle hypothèse – bref, tout dire, voilà en fait l'ambitieuse tâche assignée à la lettre, élevée au rang d'objet littéraire idéal.

Agnès Passot

Colson WHITEHEAD

L'Intuitionniste

Gallimard, 2003, 346 pages, 20 €.

Lila Mae Watson, inspecteur des ascenseurs de la ville, est la première et jusqu'ici la seule femme, noire de surcroît, à occuper un tel poste. Pour affronter cet univers technologique et politique où prolifèrent grandes manœuvres et petites intrigues, elle s'est forgé une carapace : elle sera intraitable, exemplaire, toujours sur ses gardes, y compris à l'égard de cet autre Noir, Pompey, « ombre jumelle » qui s'est donné tant de mal pour faire plaisir aux Blancs. Nul ne doit pouvoir la prendre en défaut. Parcours sans faute, en effet, jusqu'au jour où s'écrase un ascenseur qu'elle vient d'inspecter. Impossible de croire à un accident, d'autant que l'on est en période électorale et que s'oppose au parti des Empiriques celui des Intuitionnistes. Quelle meilleure occasion de démontrer l'incapacité de ces derniers, dont fait partie Lila Mae ? Elle met donc toute sa combativité à mener l'enquête et entraîne le lecteur au rythme haletant des meilleurs *thrillers* : audace, opacité, intimidations, maffiosi, faux témoins et vraies brutes, haltes pour reprendre souffle, vite suivies de rebondissements, tout y est pour que nous revienne, métamorphosée et métaphorisée, la théorie du complot. Sous le concept du Transport Vertical – qui a engendré université et organes de presse –, percent utopie et rêve d'avenir : la seconde élévation figurerait une seconde humanité, radieuse et délivrée. De quoi s'enfiévrer ! L'enquête déclenche un retour au Père fondateur, entre inventeur de génie, mage et prophète, voire mystificateur, et la surprise finale n'est pas là où on l'attendait. Entre la cadence

des aventures et la jubilation du décryptage, bien des lecteurs peuvent être saisis par les trouvailles de ce jeune et talentueux écrivain américain. Seuls auront intérêt à s'abstenir les anxieux des cabines d'ascenseur ou autres claustrophobes.

Françoise le Corre

Françoise GIROUD

Les Taches du léopard

Fayard, 2003, 258 pages, 18 €.

Françoise Giroud s'en est allée, laissant derrière elle un roman : *Les Taches du léopard* ; non pas une fiction anodine, mais plutôt une réflexion sur ce problème majeur : la relation que l'on entretient avec son identité quand celle-ci est faite d'atomes multiples. Le récit, simple, est introduit par une question extraite du *Livre de Jérémie* : « Un Ethiopien peut-il changer sa peau et un léopard ses taches ? » Le fils heureux d'une famille française apprend, le jour de ses vingt ans, qu'il a été adopté, et supporte mal de ne pas savoir qui est sa mère véritable, ni pourquoi elle l'a abandonné à sa naissance. Il la retrouve, découvre qu'elle est juive et que, pour avoir perdu presque toute sa famille dans les camps nazis, elle, Sarah Berger, a voulu préserver l'enfant qu'elle portait des humiliations et persécutions subies par le peuple juif en lui donnant d'autres chances. Celui qui est devenu Denis Sérignac, bouleversé, abandonne ses études, part aux Etats-Unis, devient finalement, à Londres, un galeriste réputé. Il reste pourtant obsédé par sa double identité. L'une lui colle à la peau : son enfance, son histoire, sa culture ; l'autre le provoque : « Comment pourrais-je ne pas me souvenir que j'appartiens à une fraction de l'humanité abandonnée par Dieu ? » Son seul lien avec le judaïsme est la mère qui a voulu l'en protéger. Sérignac/Berger veut savoir, étudie la Torah, se rend en Israël, suit de près le conflit israélo-palestinien, devient la cible d'un antisémitisme viscéral. A partir de là, la journaliste-romancière émet des avis qui ne sont évidemment pas étran-

gers à ce qu'elle a pu penser ou ressentir. Si son roman en est un, il est aussi l'alibi de sa pensée politique : à l'égard des Palestiniens ou de Sharon; sur l'ambiguïté de la solidarité juive avec Israël, sur les dangers d'un antisémitisme résurgent. Dans cet ultime ouvrage, on perçoit Françoise Giroud telle qu'en elle-même, son regard et ses mots, son style inimitable – cet art de tirer douze mots dans la peau! –, son élégance bien à elle, entre la tolérance et le combat.

Michèle Levaux

Bernard CHOCHON

Le Bloc-Notes de Mauriac

Une poésie du temps. Critiques littéraires.
L'Harmattan, 2002, 180 pages, 15 €.

Au moment où nous commémorons le cinquantenaire de l'attribution du Prix Nobel de Littérature à François Mauriac, cet ouvrage est particulièrement bienvenu, car il explore les profondeurs du *Bloc-Notes* en mettant en lumière le charme de sa poésie. Bernard Chochon démêle avec minutie les subtilités du processus créateur de ce chef-d'œuvre inclassable, qui associe au journalisme les ressources de l'art dans un foisonnement d'images et d'idées. Les émotions de l'actualité immédiate retentissent sur la mémoire du temps passé, de la nostalgie des souvenirs d'enfance aux références des lectures. La vision de l'Histoire et le temps autobiographique se confondent dans une chronique au fil des jours tissée d'évocations virgiliennes de la nature. Les passions du témoin en quête de vérité et de justice, les affrontements du polémiste s'entrelacent avec des réflexions sur l'angoisse, la vieillesse, l'espérance, des méditations sur la beauté, le bonheur, la sérénité, le silence. Le mauriacien angevin excelle à éclairer les diverses facettes de l'engagement temporel et spirituel du poète de la terre, clamant sa foi en Jésus-Christ qui nous dit en confiance, le 1^{er} avril 1954 : « Que la passion politique m'entraîne ou m'égare, il n'en reste pas

moins que je suis engagé dans ces problèmes d'en bas pour des raisons d'en haut. »

Jean Duporté

Hella S. HAASSE

La Récalcitrante

Roman traduit du néerlandais
par Anne-Marie de Both-Diez.
Seuil, 2003, 380 pages, 21 €.

Ce roman historique et psychologique, conçu comme une fiction, s'inspirant de documents d'archives, nous plonge dans une société aristocratique des Provinces-Unies aux premiers feux des Lumières. La présentation des personnages en autoportraits introduit à une foisonnante correspondance croisée qui déroule le fil des jours dans une intrigue minutieusement orchestrée. La romancière démêle avec subtilité les complexités de l'amour humain, en même temps qu'elle nous fait découvrir des conflits d'intérêts entre familles soucieuses de maintenir leur prestige au carrefour d'influences hollandaises, danoises et germaniques. Les péripéties sentimentales sont émaillées de réflexions sur l'éducation des enfants, l'environnement économique, les rivalités européennes. Nous rencontrons Voltaire, la jeune princesse d'Anhalt, future Catherine II, le prince Frédéric de Prusse au moment de son initiation à la franc-maçonnerie. Imprégnées de mélancolie, les dernières pages de cette chronique incitent le lecteur à substituer les nuances des comportements aux certitudes des situations.

Jean Duporté

Yvon LE MEN

Elle était une fois

Flammarion, 2003, 150 pages, 12,5 €.

« C'est un poème ? » « Non, un roman. »
« C'est pourtant un poème qui met en

route le narrateur ? » « Oui, mais un peu comme une carte routière où les villes seraient indiquées à l'avance, mais pas les chemins qui y mènent. » « Alors, c'est un récit de voyage ? » « Cela tient de la ballade irlandaise, du *haïku*, du conte initiatique, de l'errance un peu mélancolique. » « Et on voit du pays ? » « On ne voit pas seulement, on sent, on hume : Dublin, Lannion, Le Havre, Bruges. » « Il y a au moins une femme dans l'histoire ? » « Beaucoup de femmes : des jeunes, des vieilles, des très belles et des belles tout court, des qui sont simplement femmes. » « Bon, c'est toujours ça de gagné. » « Non, car il ne s'agit justement pas pour le narrateur de gagner quelque chose. » « Bref, encore un livre où l'on ne sait pas trop où l'on va. » « Comme le poème qui ne va jamais dans une unique direction. » « C'est donc bien un poème ? » « Oui, un roman. »

Philippe Chevallier

Sciences

Marc LACHÎÈZE-REY

Au delà de l'espace et du temps

La nouvelle Physique. Le Pommier, 2003, 360 pages, 24 €.

Malgré l'apparent éclatement des théories actuelles et leur haut degré de technicité, tous les physiciens n'ont pas renoncé à « comprendre » le monde. Avec brio, ce livre fait le point des lieux significatifs que sont la cosmologie relativiste et la physique quantique. D'après l'auteur, lui-même engagé dans cette recherche, la géométrie, expression d'harmonie, est un domaine clef. L'exposé, fréquemment illustré d'exemples concrets, est très lisible ; seule la dernière partie, qui porte sur les théories les plus récentes (supersymétrie, cosmologie des « cordes » et des « branes », gravité quantique), est plutôt exigeante. C'est une excellente synthèse de la physique fondamentale contempo-

raine à la veille d'un probable bouleversement que laissent pressentir de nombreux indices.

François Euvé

Edward O. WILSON

L'Avenir de la vie

Seuil, coll. Science ouverte, 2003, 288 pages, 20 €.

Zoologiste, spécialiste des sociétés d'insectes, Wilson s'est fait connaître par son premier ouvrage, *Sociobiologie* (1975), dont la thèse fit grand bruit. Passionné par toutes les formes de vie, de la bactérie à l'homme, Wilson, dans une première partie, par de nombreux exemples, nous fait découvrir l'extraordinaire diversité des êtres vivants. Sur les dizaines de millions d'espèces existantes, on n'en a recensé guère plus de 1,5 million. Elles vivent dans les milieux auxquels elles se sont adaptées et dont la modification entraîne leur mort. Hélas, chaque année, des milliers d'espèces, animales ou végétales, disparaissent définitivement par la faute du « tueur planétaire », l'homme, qui ne voit que son intérêt immédiat, par la chasse, la pêche, la déforestation, etc. Wilson dépeint la disparition dramatique de certains animaux au cours de ces dernières années. Pour arrêter l'hécatombe, il propose une solution ; elle nécessite une coopération mondiale. Déjà, de nombreuses ONG se créent dans le but de sauver la biodiversité, ce qui permet à l'auteur de clore son passionnant ouvrage sur une note résolument optimiste.

Jean-Marie Moretti

Pierre-Yves LAURIOZ

Louis Pasteur

La réalité après la légende. Ed. de Paris, 2003, 208 pages, 20 €.

En 1995, pour le centenaire de la mort de Pasteur, plusieurs livres ont paru pour

raconter la vie et célébrer l'œuvre du savant (cf. *Etudes*, avril 1995, p. 552). Ecrits par des scientifiques ou des proches de Pasteur, ces livres traçaient le portrait d'un homme exceptionnel sur tous les plans. La *Correspondance* de Pasteur vient d'être rééditée : quatre volumes de lettres échangées jour après jour. La lecture de ces documents révèle un homme quelque peu différent de celui décrit par ses hagiographes précédents. Comme nous tous, Pasteur avait ses qualités et ses défauts. P.-Y. Laurioz a étudié cette *Correspondance* et se fait « un devoir de restituer les faiblesses de Pasteur, un souci de vérité dans l'histoire des sciences » (p. 13). Dans ses publications, Pasteur a « omis » de citer les noms de ceux qui l'avaient aidé ou mis sur la voie de la découverte, en particulier un certain Boillot, arrière-grand-père de l'épouse de l'auteur. Tout en reconnaissant les mérites de Pasteur, ce livre veut révéler les petits côtés du grand homme et rendre justice à tous ceux qui ont contribué à sa gloire.

Jean-Marie Moretti

Histoire

Christophe de Voogd

Histoire des Pays-Bas, des origines à nos jours

Fayard, 2003, 392 pages, 24 €.

Directeur de l'Institut français des Pays-Bas (Maison Descartes à Amsterdam), Christophe de Voogd était bien placé pour écrire, à l'intention du public français, l'histoire de ce pays. En Europe, il fait figure de nation petite par son territoire, moyenne quant à sa population, importante économiquement, liée à l'histoire du vieux continent et y jouant un rôle particulier. Depuis ses origines, il a dû, pour exister, lutter contre une nature hostile et, au cours de l'histoire, combattre

pour se libérer de maîtres étrangers. D'où un caractère à la fois pragmatique et volontariste. Sous le pouvoir bourguignon, les Pays-Bas, qui regroupaient alors les territoires du nord et du sud de l'Escaut, ont déjà connu une brillante période maritime, commerciale et culturelle (Erasmus). Après la séparation, due à la réforme calviniste, du nord (Union d'Utrecht) et du sud (Union d'Arras) et l'assassinat de Guillaume d'Orange Nassau, père de la patrie, les Provinces-Unies (Nord), où cohabitent pouvoir bourgeois et pouvoir monarchique de la dynastie Orange Nassau, connaissent un âge d'or. Elles se font remarquer par leur hospitalité et leur tolérance (Spinoza, Descartes). Après avoir été un moment de nouveau réunis, durant la Révolution française et sous l'empire napoléonien, le Sud et le Nord suivent chacun leur voie : création du royaume des Belges, puis du royaume des Pays-Bas. C'est à ce dernier qu'est consacrée la dernière partie de l'ouvrage, montrant comment, dans un pays longtemps à la tête d'un grand empire colonial aujourd'hui perdu, doté du plus grand port du monde et d'une puissante industrie, à la société de plus en plus sécularisée, se succèdent et se combinent des traits apparemment contradictoires : Etat social et libéralisme économique, modèle des piliers et polarisation, tolérance au sens humaniste du terme et laisser-aller dans les mœurs, sans oublier l'épisode récent Pim Fortuyn. Est également souligné le rôle des Pays-Bas dans la création de l'Union européenne. Cet ouvrage aide à comprendre un peuple trop mal connu.

Jean Weydert

Louis DUPEUX

Aspects du fondamentalisme national en Allemagne, de 1890 à 1945

Presses Universitaires de Strasbourg, 2002, 310 pages, 24 €.

Louis Dupeux est récemment décédé. Fameux connaisseur de la pensée politique allemande de la première moitié du xx^e siècle – « national-bolchevisme »,

« Révolution conservatrice », tendances *völkisch* –, il a rassemblé, peu avant de mourir, des études variées qui ont parsemé sa carrière : mine de renseignements sur cette période trouble. Ce n'est pas encore le national-socialisme, ce n'est pas l'hitlérisme (un Ernst Jünger, par exemple, ne s'y rallia pas), mais ce sont d'étonnantes préparations – à bien connaître. Parmi les « Essais complémentaires » en annexe à l'ouvrage, on lira une étude sur « Les catholiques allemands et le III^e Reich » qui fait utilement le point. L'ensemble se termine par un chapitre également intéressant pour la compréhension de l'histoire de ce premier xx^e siècle : « Les Allemands et la paix, 1918-1925 : espoirs et désespoirs - illusions et désillusions - combinaisons ou radicalisation ». Là où s'est nouée la suite.

Jean-Yves Calvez

Yves STALLA-BOURDILLON

La Fausse menace

Ed. des Écrivains, 2003, 234 pages, 19 €.

L'auteur a passé une grande partie de sa vie en Union Soviétique, puis en Russie, d'abord attaché naval adjoint, puis représentant d'industriels français. Il a observé et rencontré surtout l'homme de la rue, dit-il, auquel on ne prête souvent pas assez attention. Son impression d'ensemble est que l'Union Soviétique n'était qu'un « tigre de papier », habillé en vrai tigre par les Américains, qui y trouvaient avantage pour justifier l'accroissement de leur puissance. On débattrait sûrement de la thèse. Il ne fait pas de doute qu'il y avait toute une misère de l'Union Soviétique, qui ne démontrait guère sa puissance. On peut d'ailleurs se rappeler que des chercheurs réunis à Cambridge (Mass.), aux États-Unis, travaillaient à montrer la vérité derrière des statistiques qui gonflaient incroyablement les résultats soviétiques... La difficulté est celle qu'évoque à un moment l'auteur : « Je me heurte à une incohérence [...] : l'Union Soviétique associe de brillants savants et des réalisations spectaculaires à une

misère et à une faiblesse déconcertantes. » Ensuite, il vaut la peine, comme le fait Yves Stalla-Bourdillon, de rappeler l'isolement de la Russie, son vieillissement, puis le nouveau, depuis 1917. Il fallait sûrement – il faut toujours – tenir compte, à la fois, de bien des données.

Jean-Yves Calvez

Kyril FITZLYON et Tatiana BROWNING

Les Russes avant 1917

La Russie sous le dernier Tsar. Autrement, coll. Mémoires, 2003, 256 pages, 19,95 €.

Deux cent cinquante-et-une photographies des années 1894-1914, bien choisies, éloquentes ; accompagnées d'un texte simple, élégant, vivant, qui fait voir et vivre la vieille société, avec l'Empereur, sa famille, les divers « états » sociaux : la noblesse – ou plutôt le *dvorianstvo* –, les paysans ; dont beaucoup sont devenus des professionnels de toute espèce ; le clergé « blanc » et « noir » ; la bourgeoisie du grand développement industriel de l'époque. La Russie est vue aussi dans ses religions – chrétiens (surtout orthodoxes, mais aussi « sectaires »), juifs (de l'Ouest principalement), musulmans –, et non moins dans la diversité de ses peuples. Les dernières pages, touchant l'éducation et l'art, sont également précieuses. La version anglaise de ce texte a été écrite il y a vingt-cinq ans ; le texte n'a pas pris une ride : c'est toujours une parfaite introduction à ce vieux monde – dont quelque chose renaît.

Jean-Yves Calvez

Claire LEMERCIER

Un si discret pouvoir

Aux origines de la Chambre de Commerce de Paris (1803-1853). La Découverte, 2003, 406 pages, 29 €.

Ce qui pourrait n'être qu'un livre d'érudition présente ici un enjeu historique tou-

jours actuel : l'émergence de la société civile dans un monde dominé par l'esprit jacobin. Là où l'idéologie politique des Lumières laissait l'individu seul face à l'Etat rationnel, les nécessités de la vie des échanges appelaient des médiations dont les Chambres de Commerce, supprimées en 1791 avec les corporations et les jurandes, mais rétablies dix ans plus tard, furent l'un des principaux jalons. Travaillant avec la puissance publique dans le souci de l'intérêt général, les Chambres de Commerce s'opposèrent d'abord à la restauration des corporations réputées vouloir défendre les intérêts particuliers des divers métiers. Cependant, vers la fin de la décennie 1820, les conditions économiques du capitalisme industriel naissant conduisirent les Chambres de Commerce vers une fonction nouvelle, proche de la médiation entre les intérêts professionnels. Par une lecture attentive des comptes rendus et des rapports envoyés durant cinquante ans par la Chambre de Commerce de Paris, Claire Lemerrier éclaire la transformation d'une institution naissante très controversée : désigné d'abord par le préfet, ses membres se renouvelèrent ensuite par une cooptation plus ou moins mitigée, selon les branches économiques. Du coup, est mise au jour, dans un style agréable, une dimension politique essentielle interne à la société civile.

Etienne Perrot

Patrizia CIAMBELLI

Bijoux à secrets

Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 2002, 132 pages, 19 €.

Des *Bijoux indiscrets* de Diderot au coffre à bijoux des tiroirs, pierres et métaux précieux, colifichets et ersatz décorent mains, poignets, chevelures, cous et poitrines. La parure est l'ornement des étapes de l'existence : le baptême (timbale, médaille, gourmette), les comunions (bracelet pour les filles, chevalière à armoiries ou à initiales pour les garçons), les premières règles (oreilles

percées et leurs boucles), la bague de fiançailles, l'alliance du mariage et, pour les riches, le solitaire, symbole de la fidélité. Si le diadème coiffe les fronts du sang ou de la fortune, ou des deux, les bijoux honorent aussi les fêtes communes : anniversaires (de la vie, du mariage, des enfants), fêtes de Noël, cadeaux de voyage, petits héritages (la bague de la grand-mère transmise à sa petite fille ou à sa bru), décorations... Cette intéressante ethnologie du bijou entrouvre les arcanes d'un quotidien chatoyant et festif, qui accompagne les amours des secrets d'alcôve aux noces légitimes, et les vivants du berceau à la tombe.

Pierre Mayol

Sciences sociales

Marc RENNEVILLE

Crime et folie

Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires.
Fayard, 2003, 526 pages, 25 €.

En étudiant la genèse des rapports incertains entre le crime et la maladie mentale, Marc Renneville livre des outils de réflexion indispensables pour tenter de comprendre les débats sur la conscience, le degré de responsabilité des délinquants atteints de troubles psychiques et sur leur culpabilité. N'est-on pas allé jusqu'à se demander si, en simplifiant quelque peu, il ne fallait pas être un peu « fou » pour être un criminel ? Ce livre d'histoire, qui limite son domaine d'étude aux crimes les plus spectaculaires, pour lesquels la question de la folie de leur auteur a pu se poser, exclut la période contemporaine. Visitant cependant, au passage, la représentation à l'écran de la folie meurtrière, avec ses poncifs, l'auteur évite les constructions abstraites pour fonder son étude sur la relation de nombreuses affaires et expertises criminelles célèbres. A l'heure où l'hôpital psychiatrique ne

remplit plus une fonction d'« élimination » qui lui fut naguère assignée – ce rôle étant de fait confié par défaut à la prison –, on mesure l'intérêt de cet ouvrage, puisque, après deux siècles de débats, la question du traitement ou de la sanction reste posée.

Pierre Kramer

Noam CHOMSKY, Edward S. HERMAN

La Fabrique de l'opinion publique

Le Serpent à Plumes, 2003, 330 pages, 24 €.

Noam Chomsky est l'un des plus grands linguistes d'aujourd'hui. Toutefois, au lieu de rester dans sa tour d'ivoire du MIT à Boston, il a choisi, depuis trente ans, de participer activement au débat public aux Etats-Unis. Ses prises de position radicales, très critiques contre les administrations successives et les oligarchies financières qui dominent la vie américaine, lui ont valu de nombreux ennemis et l'ont quelque peu marginalisé. Le présent ouvrage présente néanmoins un grand intérêt, dans la mesure où il analyse avec beaucoup de rigueur un certain nombre de dérapages médiatiques révélant une collusion certaine entre le pouvoir politique et les principaux médias américains. On retiendra, notamment, son appréciation du traitement par la presse de la tentative d'assassinat de Jean Paul II et de la pseudo-filière bulgare, ainsi que la couverture des différents épisodes de la guerre du Viêt-nam. On peut cependant regretter la publication tardive, en France, d'un livre écrit en 1988 ! Certes, une longue introduction remet à jour les principaux chapitres de l'ouvrage ; mais il manque une analyse exhaustive du traitement par les journaux et les télévisions américains des événements consécutifs à l'attentat du 11 Septembre. Au cours de cette récente période, les excès des médias d'outre-Atlantique ont malheureusement confirmé le pessimisme de Chomsky sur l'état de l'information dans son pays.

Antoine de Tarlé

Daniel SOULEZ LARIVIERE, Hubert DALLE

Notre Justice

Le livre-vérité de la Justice française. Robert Laffont, 2002, 444 pages, 25 €.

Malgré le nombre des contributions – dix-sept, dont celles de Laurent Cohen-Tanugi, Antoine Garapon, Blandine Kriegel, Michel Troper... –, cet ouvrage demeure une synthèse de qualité sur les évolutions récentes de la Justice, avec une mise en perspective judicieuse. L'ambition affichée – dresser un état des lieux rigoureux, avant la poursuite de travaux de fond demandés avec constance par les différents intervenants – n'est pas déçue. Ce livre constitue à la fois une tentative de décryptage de l'extraordinaire complexité des institutions judiciaires et de leur fonctionnement parfois erratique, et une mine de réflexions sur la place de la Justice dans la société : quelle indépendance pour les magistrats, selon leurs fonctions ? Quelle est l'incidence des droits européens de l'homme sur les procédures ? Quelles normes à respecter pour un procès équitable ? Les questions sur le gouvernement des juges et leur responsabilité ne sont pas esquivées, même si l'on reste parfois sur sa faim, en raison de l'approche trop théorique suivie par quelques auteurs par rapport à la réalité du terrain judiciaire.

Pierre Kramer

Charles ENDERLIN

Le Rêve brisé

Histoire de l'échec du processus de paix au Proche-Orient (1995-2002). Fayard, 2002, 372 pages, 20 €.

En Charles Enderlin, correspondant permanent à Jérusalem de *France 2* depuis 1981, chacun loue le professionnalisme, l'intégrité et le désir d'impartialité. Le journaliste raconte dans ce livre comment le rendez-vous de la paix au Proche-Orient a été manqué. Son récit commence d'ailleurs par la stupeur provoquée par l'assassinat de Rabin au soir du 4 novem-

bre 1995, alors que tous les fils semblaient noués pour la réussite du processus de paix. Son équipe de tournage était ce soir-là sur la place des Rois d'Israël empreinte de liesse et de dangers annoncés. Au fil des ans, la politique de paix a ensuite dérapé vers un échec que l'auteur sentait venir grâce à son écoute de ce qui se disait au sein des populations d'Israël et de Palestine. Pour préparer ce livre, l'auteur a dû affronter un problème de méthode sur lequel il s'explique. A partir de 1996, les procès-verbaux agrées des divers pourparlers font souvent défaut. Des « non-papiers » circulent, mais ils sont fréquemment démentis ou détruits. Seules existent les notes personnelles prises par les négociateurs au cours des conversations successives. Le journaliste a donc dû rassembler les notes prises par le plus grand nombre possible de protagonistes, les comparer et les hiérarchiser. Mais cette méthode ne suffisait plus au moment où Barak a essayé de jouer le tout pour le tout. Plusieurs négociateurs de premier plan ont alors accepté de témoigner devant sa caméra, en temps réel, à condition de ne rien diffuser avant la fin de 2001. Le dossier a été complété par des entretiens avec des personnalités de tous bords. Grâce à ces documents et à cause de ces précautions, le livre, accompagné d'un film, raconte l'étrange ballet auquel s'est livrée une poignée de négociateurs entre 1995 et 2002, de Jérusalem à Ramallah, de Washington à Amman, pour trouver des solutions à ce conflit embrouillé à souhait. Nous recommandons la lecture de ce livre exemplaire à tout homme désireux d'évacuer ses préjugés habituels et à tout intervenant dans une école de journalisme.

Henri Madelin

Jean-Marc GRITTI

La Séparation des familles

Cerf, 2003, 168 pages, 22 €.

Au nom de la philosophie, ce livre est une critique sévère de la modernité. Celle-ci n'est pas un progrès, mais un déclin,

avec le triomphe des idéologies : individualisme, libéralisme, incertitude de l'engagement conjugal au nom du bonheur et du plaisir. Cette idéologie aurait mis les sciences humaines au service des pouvoirs d'Etat, comme le seraient la psychiatrie, l'aide sociale, la psychologie et la sociologie. Or, le signe essentiel de cette décadence sociale serait la crise de la famille, avec la séparation légalisée par le divorce. C'est le malheur du conjoint exclu et le « sacrifice » des enfants, au nom de la liberté de l'autre conjoint. Par contre, ces pages font silence sur les échecs d'ordre privé de la famille traditionnelle et du patriarcat : silence et nostalgie du passé. Ainsi, l'appel de ce livre est de réveiller dans la philosophie la critique de la modernité, pour dépasser cette civilisation que représenterait aujourd'hui la domination hyperbourgeoise.

Philippe Julien

Dalil BOUBAKEUR

Non ! l'Islam n'est pas une politique

Entretiens avec Virginie Malabard.

Desclée de Brouwer, 2003, 218 pages, 19 €.

Médecin, issu d'une grande famille algérienne, Dalil Boubakeur, recteur de l'Institut musulman de la Mosquée de Paris, plaide dans ce livre d'entretiens pour un Islam du juste milieu. Il entend appliquer la formule du Coran : « Aussi avons-nous fait de vous une communauté du juste milieu, afin que vous soyez témoins des hommes et que l'Envoyé soit témoin de vous » (Sourate II, verset 143). Le livre dénonce donc avec énergie et une sorte d'agacement toute confusion entre le religieux et le politique. C'est elle qui produit l'islamisme ou le terrorisme, alors que l'avenir de l'Islam passe par une réactualisation de sa pensée religieuse. La foi et la raison doivent être les piliers de cette évolution : « L'individu moyen peut politiser l'Islam, mais il n'aura pas assez réfléchi sur la sagesse de la religion » et sur sa profondeur spirituelle. L'idéologisation actuelle de l'Islam est certes une réalité ; mais « personne n'a demandé à quiconque

de prendre des armes ou des bombes ». « Ben Laden, écrit l'auteur, n'a pas consulté les musulmans sur ses interventions belliqueuses désapprouvées par tous les responsables musulmans. » On aimerait pourtant que cette unanimité affirmée soit davantage manifestée sur toute la planète. L'auteur a raison de souligner que l'intégrisme se nourrit du sous-développement des masses et du soutien financier de pays richement dotés en pétrole comme l'Arabie Saoudite. N'oublions pas non plus la stratégie américaine à une époque récente : elle se servait de l'Islam politique comme d'un rempart contre le communisme. Dalil Boubakeur se déclare satisfait de la création du Conseil français pour le Culte musulman. Il sait qu'il est encore fragile et qu'il devra évoluer. L'Islam de France n'a pas participé aux luttes historiques entre l'Etat et les Eglises ; la majorité de ses Associations sont sous la loi de 1901. A l'avenir, il conviendra de mieux dissocier ce qui relève du cultuel (loi de 1905) et du culturel (loi de 1901). Reste que la religion est comme un « diamant autour duquel s'enchâssent d'autres éléments de la vie humaine qui appartiennent au domaine temporel ».

Henri Madelin

l'homme dans sa condition de descendant et la famille comme le territoire où s'affirme la dialectique de l'autre et du même. Œdipe, dont la boiterie est le sceau de faiblesse, blessure vivante de son origine ; Moïse, qui cherche qui il est devenu sur la route qui sépare la mort promise de la Terre Promise ; Jésus, par qui l'on apprend que toute paternité est une adoption qui inscrit le fils dans une généalogie et que l'enfant vient de loin, toujours ; Romulus et Remus, enfin, dont l'histoire interroge le naturel et la vie à l'orée de l'humain – tous sont des figures de l'adoption, chacune approchant un peu plus près la lumière sur l'énigme de notre humanité. Pour l'adopté, le mal des origines est la marque brûlante d'un passé qu'on ne sait pas nommer. Mais l'origine n'est pas le commencement qu'une enquête pourrait retrouver. La technique n'est pas un secours, la génétique ne nous dit rien de la genèse. L'adoption, en dissociant clairement l'engendrement qui procède de la nature et l'affiliation qui élabore la filiation, souligne à quel point rien ne vient répondre à la question métaphysique de l'origine. Le livre de Jean-Philippe Pierron s'écrit sur le sensible d'un témoignage et construit avec délicatesse une philosophie qui dit que l'homme est un livre sacré et que le choix de la vie est toujours le meilleur.

Didier Mény

Jean-Philippe PIERRON

On ne choisit pas ses parents

Comment penser l'adoption et la filiation ?

Seuil, 2003, 218 pages, 18 €.

« Pour vous, qui suis-je ? » De qui sommes-nous les fils ? Ces questions-là, fondamentales, situent l'enjeu d'un livre qui s'interroge sur ce qui nous fait hommes en nous proposant de penser l'adoption et la filiation. L'auteur fait de l'adoption tout autre chose que la figure d'un échec ou l'expression imparfaite de la norme biologique. Il ose et argumente une inversion du sens commun : le lien adoptif comme modèle, la figure la mieux à même de souligner la complexité de la filiation, la force et la fragilité de ce fil qui nous fait fils. Penser l'adoption, c'est penser

Philosophie

Steven NADLER

Spinoza, une vie

Traduit de l'anglais par Jean-François Sené.

Bayard, 2003, 432 pages, 34 €.

C'est une chance exceptionnelle que de disposer aussi rapidement en traduction française de cette vie de Spinoza publiée en anglais en 1999. Rien de semblable n'était paru depuis un siècle (l'ouvrage classique de Freudenthal, en allemand,

date de 1904), alors qu'une somme considérable d'études appelait une nouvelle présentation des connaissances. En s'appuyant sur les travaux les plus récents, cet ouvrage montre donc l'arrière-plan ethnique, social et religieux de Spinoza, sa position originale entre des cultures particulières (la communauté juive portugaise d'Amsterdam et la société hollandaise majoritairement calviniste), le contexte intellectuel – politique notamment – en tant qu'il aide à comprendre les enjeux par rapport auxquels se constitue le travail d'une œuvre. Bref, tout ce qui peut éclairer les grands axes d'une pensée, présentée avec concision et toujours beaucoup de justesse.

Henri Laux

Henri LAUX et Dominique SALIN (dir.)

Dieu au XVII^e siècle

Crises et renouvellements du discours.
Editions Facultés jésuites de Paris
(35 bis, rue de Sèvres - 75006 Paris),
2002, 296 pages, 20 €.

Un beau recueil collectif, pédagogique, qui donne le goût de redécouvrir les richesses multiples d'un siècle de feu et de raison. L'ouvrage reprend et ordonne une dizaine d'interventions dispensées lors de la session de rentrée universitaire du Centre Sèvres (Facultés jésuites de Paris) en septembre 2001. Il est le second volume d'une collection récemment inaugurée (Michel FÉDOU [dir.], *Le Fils unique et ses frères. Unicité du Christ et pluralisme religieux*, 2002, 170 pages, 12 €; cf. c.r. *Études*, avril 2003, p. 574). Présentation et analyses interdisciplinaires (philosophie, théologie, littérature, esthétique, mystique...) ne cèdent en rien à la confusion des genres, mais contribuent à faire apparaître clairement et progressivement la thématique retenue pour ce parcours au cours d'un siècle-charnière. Un fil rouge est dévidé et suivi tout au long des contributions : le XVII^e siècle opère une « rupture épistémologique » décisive, où les savoirs divers et multiples s'interrogent sur leur posture et sur le travail de la raison dans

leur quête de connaissance. Moment crucial, critique (particulièrement bien situé dans la contribution inaugurale de Henri Laux), du passage à cette époque moderne dont nous n'avons pas fini d'être les héritiers. Période où l'invention se libère en tous domaines : sciences, techniques, langages, méthodes, et où les savoirs inaugurent comme une exigence de s'informer mutuellement et de s'interroger ensemble sur les conditions de possibilité et de validité de la raison, dont on explore tout à la fois les grandeurs et les limites. Ce qui est ainsi survenu ne pouvait qu'affecter et enrichir la question de Dieu. La confrontation à de nouvelles rationalités oblige les langages sur Dieu à se recomposer et les contraint à inventer de nouveaux « styles » : rapport à la tradition, esthétiques audacieuses (présentées de manière suggestive par Philippe Charru pour la musique et par Patrick Goujon pour la littérature), débats passionnés autour du couple grâce/liberté au cours duquel les jésuites tinrent un rôle majeur et trop méconnu (on lira avec profit la contribution de Philippe Lécrivain), épanouissement et crise de la mystique. « Grand siècle », assurément. Non point archive morte, mais efflorescence vivante qui doit stimuler notre accès aux problématiques culturelles d'aujourd'hui : statut de l'incroyance, articulation entre raison et foi, place du sentiment dans l'expression religieuse et rôle du politique (dont Paul Valadier indique la modernité dans sa contribution sur Hobbes). Si nous pensions que notre début de siècle inaugurerait de manière inédite une interrogation de la foi sur elle-même, la lecture de cet ouvrage nous conduit au cœur d'un siècle passé étonnamment novateur dans ses questions et ses audaces. Un bon remède pour conjurer la peur de réinventer toujours à nouveau, comme il convient en saine terre de tradition.

Luc Pareydt

Adolfo FERNANDEZ-ZOÏLA

Le Psychopathologique et le sentir

L'Harmattan, 2002, 222 pages, 18 €.

Dernier volet d'une tétralogie consacrée à une « psychopathologie productive », ces essais sont réunis sous l'invocation de « Nietzsche et les micro-incarnations ». L'auteur, attentif aux multiples feuillets composant la subjectivité humaine, consacre ici ses analyses, à travers maints exemples tirés de son expérience de clinicien, mais aussi de lecteur ou d'auditeur subtil, aux divers plis et replis du sentir. Le sentir doit être distingué des sensations, émotions et affections auxquelles on l'assimile trop facilement. Et c'est là un des grands mérites de ce travail que de nous permettre d'y voir plus clair, grâce aux instruments fournis par la philosophie (Bergson, Heidegger, Maldiney...), la psychiatrie « pensante » (Erwin Straus, Binswanger...) et le contact avec les œuvres (poésie, peinture et surtout musique). L'homme, pour être, doit créer dans un « hors-soi » les lieux et le milieu où il fabriquera sa personne en rapport avec lui-même, les autres et le monde. Difficile création, toujours sur le point de défaillir, de se fourvoyer dans des impasses, de se volatiliser dans des chimères stériles. L'homme s'incarne dans sa névrose ou ses délires comme dans la production d'œuvres d'art. Deux modalités, en échec ou en accroissement, logées au cœur productif de l'homme toujours en dépassement de soi vers un « sur-humain » dont Nietzsche, qui sert ici de fil conducteur, nous aura tracé la voie. Cet ouvrage fraye de multiples pistes de recherche; il devrait requérir l'attention et l'intérêt de tous ceux qui sont soucieux de ne pas laisser leur être incarné aux déshérences d'un quotidien trop souvent subi.

Francis Wybrands

Odo MARQUARD

***Des difficultés
avec la philosophie de l'Histoire***

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni.
Préface de Catherine Colliot-Thélène.
Éditions de la Maison des Sciences
de l'Homme, 2003, 178 pages, 25 €.

La première édition allemande de ce livre remonte à 1973 (le plus ancien essai qu'il contient date de 1963). Il aura ainsi fallu attendre trois décennies pour que l'édition française découvre l'un des plus brillants philosophes d'outre-Rhin... Retard certainement significatif, qui ne tient pas seulement aux contraintes de l'édition. « Chaque philosophie de l'Histoire n'a fait que transformer le monde de diverses manières; or, il importe de l'épargner. » C'est l'histoire elle-même qui a eu raison de son sens, d'où le désarroi rencontré par ceux qui, sur les lancées de l'hégéliano-marxisme, voudront persévérer à lui en imposer un. L'ère des théodicées (issue de la pensée de Leibniz) est révolue : l'homme se trouve face à lui-même et à ses œuvres. Lourde tâche, que les anthropologies philosophiques (dont O. Marquard retrace avec force érudition la genèse dans la deuxième partie du livre, depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours) sont insuffisantes à assumer. C'est tout le problème de la sécularisation qui est ainsi abordé, en débat souterrain avec les thèses de K. Löwith ou de H. Blumenberg dont, heureux hasard, viennent de paraître en français certains des livres fondamentaux (*Histoire et salut* et *La Légitimité des Temps modernes*). Brillants, paradoxaux (voir les rapports entre Schelling et Freud dans « Esthétique et thérapeutique »), d'une érudition prodigieuse, d'un scepticisme et d'une indépendance d'esprit rares, il est à souhaiter que ces essais d'un auteur à découvrir seront suivis d'autres en français.

Francis Wybrands

Jean-Luc BLAQUART

Le Mal injuste

Cerf, coll. Théologies, 2002, 266 pages, 23 €.

Le Père, qui prodigue de façon si étonnante ses dons en faisant « lever son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Mt. 5, 45) est celui qui attend de nous que nous aimions nos ennemis et priions pour ceux qui nous persécutent si nous voulons être ses fils. Cette invitation

n'est pas seulement un principe pour guider le comportement personnel, estime Blaquart, « elle engage à une conversion de toute la culture. Par là, elle ouvre une autre façon d'envisager ce mal que nous jugeons injuste ». Deux thèmes récurrents sont développés conjointement : celui de la rétribution et celui d'une conversion de toute la culture. Blaquart a bien vu l'importance de la stratégie de la rétribution, sous des modes différents, tout autant dans la civilisation grecque que dans le monde biblique, pour tenter de rendre compte d'un mal qui trop souvent afflige les personnes injustement. Rapprochant constamment la démarche grecque et la démarche biblique, l'auteur souligne l'originalité de cette dernière, qui a l'avantage de débloquent les impasses de la rétribution par ce que lui apporte la perspective de la gratuité. Deux des plus beaux chapitres de cet ouvrage peuvent, en ce sens, retenir l'attention : « Job. Les limites de la rétribution » et « Jésus, un mal et un bien hors norme ». La démesure évangélique, lorsqu'elle invite à dépasser bien des formes déroutantes du mal injuste par le prodige du mal pardonné, ouvre sur le « règne du surcroît » sur lequel s'achève ce livre. A propos de la gratuité, bien mise en valeur avec la nouveauté évangélique, on peut se demander si Blaquart l'a déjà suffisamment reconnue dans le livre de *Job*. Le long cheminement de Job, de l'épreuve à la conversion, ne mène-t-il pas à sa reconnaissance de la gratuité fantastique de la Sainteté de Celui qui est Saint d'une Sainteté d'Amour, comme Levinas aimait à le suggérer? Seule une telle gratuité pouvait s'avérer capable de délivrer Job des pièges de l'axiome de la rétribution trop souvent rappelé par ses « pénibles consolateurs » : le juste connaît le bonheur, alors qu'il est constamment bel et bien démenti par l'expérience.

Henri d'Aviau de Ternay

Iris MURDOCH

Acastos

Deux dialogues platoniciens. Traduit de l'anglais par Camille Cantoni-Fort. Ed. de l'Arche, 2002, 112 pages, 12,96 €.

L'exercice était risqué. Le danger guettait de tomber dans le pastiche, de ne donner qu'un sous-produit, la pâle imitation d'un modèle insurpassable. Les talents multiples (littéraires, philosophiques...) de l'auteur auront triomphé de l'obstacle. Les deux dialogues socratiques, plus que platoniciens, se jouent avec bonheur – humour, complicité, distance – de leur illustre idéal. L'art et la religion sont les sujets mis en débat. Vieux sujets, toujours actuels. L'Athènes du v^e siècle et l'Europe du xx^e n'en finissent pas de dialoguer. Personnages historiques (Platon, Socrate, Alcibiade) dialoguent avec des personnages de pure fiction (Acastos, Callistos, Antagoras...). Débats passionnés, qui nous mènent droit à l'essentiel : art, réalité et société, place et fonctions de l'illusion, du mythe, des cultes dans les cités modernes... La question des valeurs est au centre de ces joutes faites pour être représentées (les Romains ne mettaient-ils pas en scène les dialogues de Platon?) Parfaite maîtresse dans l'art du dialogue, comme en témoignent ses romans, l'auteur sait donner vie aux idées. « Nous ne sommes pas des dieux, nous sommes des êtres absurdes, bornés, qui côtoient le malheur et le hasard. Ce qui est le plus important n'est pas loin, la vérité n'est pas loin, elle est là, devant nos yeux, comme les visages de nos amis », fait-elle dire à Socrate. Mieux que le Valéry d'*Eupalinos*, Iris Murdoch sait combien les idées ne sont que prétexte à échange, sans illusion, dans le bonheur éphémère d'être ensemble, de parler.

Francis Wybrands

Michel BLAY

L'Homme sans repos

Du mouvement de la terre à l'esthétique métaphysique de la vitesse : XVII^e-XX^e siècles. Armand Colin, 2002, 158 pages, 18 €.

Il faut le recul de l'historien pour comprendre et penser le présent, imaginer l'avenir. Quand il s'agit de s'interroger sur le « culte de la rapidité » qui envahit notre culture dans ses moindres recoins et la

fait osciller entre griserie et fatigue, le regard de l'historien des sciences est précieux. A quoi ce « choix » d'une civilisation de la vitesse a-t-il tenu? C'est à cette question que s'affronte Michel Blay, auteur de plusieurs ouvrages sur l'émergence de la science moderne, qualifiée aujourd'hui de « classique ». Son ouvrage, par ailleurs d'une grande rigueur scientifique et épistémologique, invite à un itinéraire qui se lit comme une aventure. Pourquoi tout s'est-il peu à peu accéléré depuis Copernic, Galilée, Newton et bien d'autres, jusqu'à la fascination actuelle pour la vitesse, afin de « perdre » le minimum de temps? Comme certains titres de chapitres l'évoquent, cette saga fait voir « l'envoi de la terre » (Copernic, Giordano Bruno) et « le mouvement arraisonné » (Galilée, Descartes, Newton), « la fluidité de la vitesse » (Leibniz, Lagrange), « les figures de la rapidité » et « la valse du monde » (l'auteur se risque ici du côté de la poésie : Gérard de Nerval, Théophile Gautier ou Blaise Cendrars croisent la route du philosophe des sciences), nous entraînant enfin (l'écriture elle-même se prend alors au jeu du tourbillon) dans les vertiges de « l'instantanéité ». Un voyage dans le temps, afin de mieux comprendre la sagesse qu'il nous faut reconquérir pour vivre en bonne intelligence avec lui, que nous ne maîtrisons guère, quoi que nous voulions.

Luc Pareydt

Malek CHEBEL

Le Sujet en islam

Seuil, 2002, 300 pages, 22 €.

Le projet de cet ouvrage est ambitieux : il aborde la question du sujet en islam. C'est une question majeure, qui fait intervenir la personne et l'individu dans leurs rapports avec la société, et qui a également des implications dans des aspects aussi fondamentaux que la conception que l'homme se fait de l'histoire et, plus particulièrement, de son histoire, du savoir et de la culture – et de leur transmission. Il ne pouvait être question d'attendre un traitement exhaustif et

rigoureux de la question dans le cadre d'un ouvrage de trois cents pages, et ce d'autant moins que, comme le remarque l'auteur (p. 44-45), il n'existe pas en arabe de terme unique pour traduire les multiples facettes du sujet : le sujet est absent de la langue arabe, comme également de la réflexion et de la société. Ce dernier aspect comporte sans doute les plus grandes conséquences. S'il n'y a pas de sujet au sens moderne du terme en islam, c'est qu'il est « écartelé entre trois entités abstraites ou sanctifiées, Allah, le Prophète et la *Umma* » (p. 86). Malek Chebel fait prendre conscience des limites du sujet en islam à travers différentes approches : psychologique, philosophique, sociologique, morale, politique et religieuse. Beaucoup de développements ouvrent des aperçus suggestifs sur tous ces aspects et sur l'Être musulman, sur l'être-de-conscience et l'être-de-croyance, sur la culpabilité et la responsabilité, sur l'autre, etc. Nous ne relevons pas certaines inexactitudes, mais nous regrettons celles qui affectent la transcription et qui induisent en erreur le lecteur désireux de retrouver le terme arabe. Il est un dernier point sur lequel nous ne lisons pas comme l'auteur le verset 1 de la sourate XCVI du Coran : *Iqrâ'* (p. 9). Il s'agit de récitation et non de lecture, et cela n'est pas sans conséquence dans la compréhension du texte coranique, le terme de Coran, *qur'ân*, n'étant autre que le nom d'action de ce verbe *qara'a*. Ce ne sont là que des remarques, qui n'empêcheront pas d'apprécier le souci qu'a eu l'auteur d'aborder de front et avec un certain courage la réflexion sur le sujet dans l'islam et de relever les difficultés de l'entreprise.

Jacques Langhade

Michel DEGUY

Un homme de peu de foi

Bayard, 2002, 220 pages, 22 €.

« Ce texte est de peu de foi, lecteur, et de lent exode, il dit le pays quitté. » Dès les premières pages de ce livre troublant de beauté et opaque de questions nouées,

souvent tendues, Michel Deguy récite une angoisse comme on raconte la nostalgie d'un pays perdu, d'une terre promise irrémédiablement passée d'avoir été trop attendue et cherchée. Le pays de la foi. Point de thème central dans cet ouvrage, mais une intrigue lumineuse : « Il n'y a pas de transcendant, mais de la transcendance » (p. 23). Une intrigue qui compose des mots et peut aider bon nombre de nos contemporains hantés par des questions de chair et de sang. Comment trouver un dieu « qui seul peut nous sauver » (Heidegger), alors que « le salutaire n'est pas soumis à notre domination » (p. 57) ? Comment nommer ce qui n'est pas en notre pouvoir et qui nous est cependant vital, sauf à retomber dans la barbarie ? Thèse radicale. Démarche pleine de méandres qui souvent égarent le lecteur, alors que l'auteur y semble à l'aise comme en plein jour. Génie du poète-philosophe que représente bien Michel Deguy pour qui veut tenir l'effort de le suivre sans réussir toujours à l'accompagner. Est-ce une confession désespérée, ou bien une attente mystique ? « Le dernier dieu-qui-peut-seul-nous-sauver aura été le chrétien » (p. 87). Futur antérieur, heureusement... Livre d'une promesse, d'un croyant comme il est, pour qui le doute n'est pas méthodique, mais nécessaire comme la respiration l'est pour vivre.

Luc Pareydt

Questions religieuses

Robert COUFFIGNAL

Le Saint roi David

La figure mythique et sa fortune.

Lettres Modernes Minard, coll. Thèmes et mythes 21, Paris-Caen, 2003.

Ce livre cherche, non pas à présenter une biographie historique, mais à mettre en valeur la figure littéraire de David.

L'auteur connaît les travaux d'exégèse historico-critique concernant ces textes de la Bible. Il s'appuie sur eux, car ces pages, lues comme il convient en relief, sont le point de départ de développements idéalisés et mythiques à travers la Bible et les multiples interprétations qui ont suivi. L'auteur, fidèle aux analyses de Propp et de Greimas, s'inspire aussi de Freud et de Lévi-Strauss. Avec finesse et enthousiasme, il suit les développements qui, dans ces textes et à travers la Bible, ont forgé de David une image complexe et sainte. Ensuite, à travers les siècles, de nombreuses interprétations littéraires et artistiques sont convoquées pour illustrer la figure mythique de David. Cette présentation brillante, méthodique et humaine d'un personnage aux facettes multiples, éclaire bien l'importance des développements littéraires qui, à partir de quelques traditions historiques, ont édifié cette figure étonnante.

Paul Lamarche

Michael Andrew SCREECH

Le Rire au pied de la Croix

De la Bible à Rabelais. Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Bayard, 2002, 456 pages, 29,50 €.

Cet ouvrage est l'œuvre d'un humaniste au double sens du XVI^e et du XXI^e siècles, c'est-à-dire d'un homme qui, en chrétien, goûte sans exclusive et avec compétence aux œuvres de l'esprit, et aime ce qui concerne l'homme en quête de sa propre humanité. Aujourd'hui, en son âge troisième, devenu prêtre anglican, M. A. Screech relit ses auteurs préférés dont il est un spécialiste reconnu. Ainsi Rabelais, Montaigne et Erasme notamment, sur ce fond d'Humanisme et de Renaissance auquel ils appartiennent et qui est l'univers familier de leur critique en littérature comparée, revivent-ils au fil des pages à partir d'un thème, inattendu peut-être mais important, le rire – un rire chrétien, parce que référé certes à cette « littérature » qu'est la Bible, mais surtout à la figure même du Christ qu'il ne s'agit

à aucun moment d'édulcorer, surtout en ce qui constitue son mystère central, la Croix. Cela nous vaut un livre brillant, on a envie de dire époustouflant, tant est grande l'érudition de l'auteur, tant est fine son intelligence, et inépuisable son enthousiasme qui le fait passer de l'Antiquité en ses classiques (Platon, Lucrèce...) comme en ses esprits curieux, voire bizarres, aux heures de la Renaissance, de ses joies, de ses fêtes et paillardises, sans se départir du sérieux et de l'humour tout ensemble que, de ce côté-ci du Chanel, on attend d'un brillant esprit de l'autre côté. On s'amuse à cette lecture, on s'y interroge, on accepte des leçons, en exégèse notamment, on apprend inépuisamment... Bref, on se régale, faisant plus que soupçonner la sympathie de l'auteur pour ce vieux fonds français quelque peu perdu en raison du classicisme exigeant du XVII^e siècle. Qu'il nous soit permis de regretter que, dans sa grande liberté d'esprit et dans l'étendue de sa culture, rien, en dehors d'une brève allusion, ne soit dit d'un certain Thomas More, martyr il est vrai de la cause papiste. S'il est un homme du rire au pied de la croix, c'est bien ce saint « romain » et pourtant si typiquement anglais. Il aurait mérité un chapitre au nom de ce qui s'appelle, en anglais aussi je crois, *fair play* ! Mais il n'y a pas là raison suffisante pour nous faire boudier tout plaisir.

Pierre Gibert

Véronique AUZEPI-CHAVAGNAC

Jean de Fabrègues et la jeune Droite catholique

Aux sources de la Révolution nationale. Presses du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2002, 464 pages, 29,85 €.

Jean de Fabrègues (1906-1983) dirigea *La France catholique* de 1945 à 1970. C'est à son activité antérieure que s'attache Véronique Chavagnac – depuis les années de collaboration étroite avec Maurras, à la fin des années 20, jusqu'au soutien donné au programme de rénovation que les « maréchalistes » attribuaient à Vichy –

non sans hostilité prudente à la Collaboration. A partir du début des années 30 jusqu'à celles de l'Occupation, Fabrègues (nom de plume) a été engagé – avec des conditions économiques précaires – dans l'animation de nombreuses publications. Il s'agit le plus souvent de textes programmatiques généraux, qui parviennent difficilement aujourd'hui à retenir l'intérêt. La critique du système parlementaire en est une ligne générale, dans le prolongement de l'Action française. Par rapport à celle-ci, Fabrègues et ses proches se distinguent par une volonté décidée de mettre en avant, dans la régénération de la France, une visée de catholicisme intégral, avec un primat pour la morale individuelle et collective. Une prise de distance s'est produite corrélativement, par rapport à l'anti-sémitisme de l'A.F.; elle s'est exprimée discrètement. L'auteur insiste, à plusieurs reprises, sur le rôle donné par Fabrègues et ses amis à une valorisation du rôle de l'autorité dans la société, en lien avec une vue pessimiste au sujet de la place du péché dans la vie humaine. La ligne de Mounier et d'*Esprit* (la confrontation occupe de nombreuses pages) serait d'un optimisme historique plus décidé. Les divergences dans la façon de se situer par rapport aux syndicats et aux socialismes sont mises aussi en valeur. La comparaison avec Mounier, telle qu'elle est menée ici, me semble souffrir de ne pas suffisamment prendre en compte les différences d'attitude dans la culture contemporaine et les approches des « sciences sociales ». Reste que le débrouillage patient des positions à l'intérieur de cet échec de revues est une contribution originale, dont la Préface par René Rémond marque l'importance.

Pierre Vallin

Michel LAGRÉE

Religion et modernité

France (XIX^e-XX^e siècles). Etudes réunies par Etienne Fouilloux et Jacqueline Sainclair, et présentées par Claude Langlois. Presses Universitaires de Rennes, 2002, 318 pages, 22 €.

En hommage à Michel Lagrée, mort en 2001 jeune encore, des collègues et amis ont réuni un choix de dix-neuf travaux particulièrement représentatifs des intérêts personnels et des qualités professionnelles de l'universitaire breton (bibliographie complète p. 305-311). C'est souvent à la Bretagne que se rattachent les dossiers que l'historien rassemblait et organisait avec une sorte de gourmandise avisée, mais aussi avec la capacité de questionner en profondeur, faisant intervenir des comparatismes larges, une problématisation mûrie au contact de recherches socio-philosophiques, et aussi, discrètement, la propre expérience du croyant chrétien. Plusieurs des travaux repris ici – dans une typographie nouvelle et parfaite – correspondent à ce qui restera sans doute la grande œuvre classique de Lagrée, *La Bénédiction de Prométhée. Religion et innovation technique, XIX^e-XX^e siècles* (Fayard, 1999; cf. *Études*, déc. 1999, p. 703 sq.). Plus largement, l'historien évoque un catholicisme qui, dans ses résistances mêmes, peut « devenir mouvement, dynamique sociale » et prendre en charge, pour une part, la modernisation sociale selon « un itinéraire spécifique, distinct des voies classiques, libérales et bourgeoises » (p. 84). Les évolutions plus récentes du catholicisme ne sont pas ici objets d'étude; or, on pourrait dire qu'elles marquent, en un sens, la fin de ce type de participation des forces catholiques à la modernisation sociale. Mais comprendre mieux ce passé du religieux en France et en Europe aidera à interpréter le présent itinéraire des Églises.

Pierre Vallin

MAÎTRE ECKHART

Les Légendes de Maître Eckhart

Traduit de l'allemand et présenté par Gérard Pfister. Arfuyen, Orbey, 2002, 85 pages, 12,5 €.

MAÎTRE ECKHART

Les Dits de Maître Eckhart

Traduit du moyen haut-allemand par Gérard Pfister, en collaboration avec Marie-Anne Vannier. Préface de Marie-Anne Vannier. Arfuyen, Orbey, 2003, 144 pages, 17,5 €.

Les deux recueils de textes traduits par Gérard Pfister sont le miroir de ce qu'a pu être la réception de la prédication eckhartienne dans le monde des laïcs du XIV^e siècle. Les *Légendes* esquissent un portrait de Maître Eckhart dans le cadre de ses activités pastorales : elles saisissent le dominicain dialoguant en toute simplicité avec les gens de son temps, faisant œuvre de discernement auprès de personnes ayant eu une expérience spirituelle hors du commun ou polémique avec les membres du clergé. Accueilli par les uns, il est craint par les autres. Les *Dits* proviendraient, eux aussi, du cercle des Eckhartiens de la vallée du Rhin. Il s'agit probablement de notes d'auditoire, mettant par écrit quelques points de la prédication du Frère dominicain : l'âme sans nom, l'homme humble qui contraint Dieu, la naissance de Dieu dans l'âme noble. On se demande dans quelle mesure le choix des thèmes fait par les auteurs anonymes de ces textes nous éclaire de manière fiable sur la culture et les centres d'intérêt réels de l'auditoire de Maître Eckhart. Malgré la probable partialité des témoignages, le mérite de ces recueils est de nous donner d'apercevoir sur le terrain de la pastorale l'enjeu principal des sermons eckhartiens : l'accueil de la parole du Frère prêcheur par les gens simples de son temps.

Sebatian Maxim